

La vie tragique de Léopold Robert (1794-1835)

Autor(en): **Robert, Ph.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **34 (1929)**

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684472>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La VIE TRAGIQUE de LÉOPOLD ROBERT (1794-1835)

par Ph. Robert, Evillard, janvier 1929

Reportons-nous, si vous le voulez bien, au temps de sa naissance.

La Révolution française vient d'ensanglanter Paris du sang de ses souverains. Les droits de l'homme ont été promulgués. La première république constituée.

Bonaparte paraît. Il a vingt-cinq ans. Il est général de brigade en Italie. C'est l'ouverture de la formidable épopée.

Chateaubriand a vingt-six ans. Sa gloire monte à l'horizon. Il revient d'Amérique. Déjà la fameuse « Atala » est écrite ; le « Génie du Christianisme » ne tardera pas à paraître. Il sera ambassadeur à Rome. Il sera ministre. Il aura l'imagination d'un sensitif. Il sera superbe.

Lamartine a quatre ans. Il va courir l'Italie et faire son fastueux voyage d'Orient. Il sera le député le plus populaire, le grand sentimental (1790-1869).

Victor Hugo va paraître et l'Italie l'attirera lui aussi, puis à Paris sa fantaisie sublime créera l'œuvre colossale, la divine romance (1802-1885).

Musset un peu plus jeune, Musset à l'existence douloureuse, verra Venise avec George Sand, lui le poète de l'amour (1810-1857).

Quelle moisson ! Quels appétits de gloire ! L'air de l'Europe est chargé d'ambition. Elle exalte l'imagination des poètes, des peintres. Les émotions qu'elle provoque affinent leur sensibilité, jusqu'à la mélancolie. Oui, ici, gloire et mélancolie se marient.

A son rang, bien petit nous semble-t-il auprès de ces héros, Léopold Robert sera l'un de ces ambitieux et parviendra au succès par l'obstination, sceau de la famille.

Comparez l'aube de nos deux siècles.

Tandis que toute la réclame actuelle montre une jeunesse souriant à belles dents, comme si le vingtième siècle ne devait être que le siècle du rire, un siècle de liberté hardie, de libération de toute entrave d'ordre sentimental, siècle de standardisation et de sports, siècle des plus grandes espérances intercon-

tinentales qui aient jamais soulevé le sein de la terre... le début du XIX^e c'est le romantisme, avec sa maladie imaginaire : Chateaubriand, Lamartine, Musset, Robert souffrant, là précisément où notre génération sourit.

C'est dans cette atmosphère de sentimentalisme que va vivre Léopold Robert.

« Valeur guerrière sur terre et sur mer », une hallebarde sur fond de gueule, une ancre sur azur, tel est le blason de sa famille.

Cette allusion à la mer confirme l'hypothèse que la famille est vraisemblablement originaire du Midi de la France, venue en Suisse au moment de la Révocation de l'Edit de Nantes.

Graveurs, les Robert s'installèrent dans les montagnes neuchâteloises, aux Eplatures.

Ils trouvèrent dans l'horlogerie, dans l'ornementation très riche alors et toute manuelle de la boîte de montre, l'écoulement naturel de leur travail.

Ils sont là sur terre réformée, biblicistes, fervents, comme peuvent l'être les enfants des Huguenots du Désert, d'autant plus zélés pour leur foi, qu'ils ont connu la persécution, qu'ils ont dû — pour l'amour de leurs convictions — abandonner la douce patrie pour une petite Sibérie.

Ce ne sont donc pas des opportunistes, mais des obstinés, et obstinés, ils le resteront; gens qui veulent — avec énergie — réaliser sur terre l'Absolu.

Après la vigne, l'olivier si léger, l'amandier, ce printanier bouquet de mariée, le grenadier, le chêne-vert et le cyprès, l'exubérance de la douce France, l'éternel printemps du Midi... de sombres sapins, dressant sur tout l'horizon la scie de leurs piques, et de vastes pâturages, blancs de neige durant quatre mois de l'année. A peine, contre la façade la plus abritée, un maigre petit espalier.

L'artichaut, le melon, les concombres et les tomates, la lentille et les haricots font place au tout petit potager de choux et de navets.

La claire eau de source qui rigole de cascabelle en cascabelle fait place à la citerne d'eau de pluie, l'eau saumâtre qu'on économise.

Au lieu de la mesure à courant d'air, sans auvent aux fenêtres qui ne se peuvent fermer, au lieu du plein air... une vie enfermée entre d'épaisses murailles blanchies à la chaux sous un large avant-toit.

Les artistes ont des ressouvenances des siècles d'autrefois et

cette attirance du Méridional fera vivre Robert en Italie, quand il sera grand.

Maintenant, tout près de lui, à quelques pas de la maison, la chaîne du Pouillerel lui cache la France, la chaîne du Mont Sagne lui masque les Alpes, qui commandent les grands-routes de l'Italie.

Une immense solitude pour les Méridionaux si sociables.

Au fond du sillon creusé par les deux montagnes, à une demi-heure de chemin, à droite, à gauche, deux villages de laborieux industriels : La Chaux-de-Fonds et Le Locle. Laborieux, oui ! car dans la nouvelle patrie le doux « far niente » conduit vite à la ruine.

O, charme enjôleur du pays natal ! quoique triste parfois et pauvre, c'est de toi que Léopold au cœur tendre gardera la nostalgie toute la vie.

Voilà donc le lendemain de la Révolution (1794).

L'incendie de tout le grand village de La Chaux-de-Fonds fume encore — quels auspices ! — quand Charlotte Robert fait cadeau du petit Louis-Léopold à cet homme exact qu'est Abram-Louis Robert.

Le nouveau bébé a deux sœurs, à peine plus grandes que lui : Sophie, qui deviendra Madame Louis Huguenin et s'établira à Neuchâtel et Charlotte la pâlotte.

Après la naissance de ce garçon, trois enfants viendront encore enrichir le cercle de famille : Alfred, Adèle qui restera fille et finira ses jours au « M'anoir » de Cormondrèche et Aurèle, qui acquerra le paisible domaine du Ried sur Bienne, où vivra son fils le peintre L. Paul Robert.

En bande, les marmousets, chaudement vêtus, s'en vont en sabots, sagement, chaque jour, jusqu'à l'école du père Girardet au Locle.

Aux vacances de Noël, « Poldo » l'enfant timide aux grands yeux noirs, l'amoureux de la nature, part avec sa sœur Charlotte, — et dans la grosse neige, — chercher le gui sacré aux petites baies translucides.

A Pâques encore, ils cheminent tous deux le long des pentes soleilleuses de Pouillerel, en quête des minuscules draves jaunes, qui collent leurs oursins sur la roche grise. Charlotte les pique dans l'épaisse mousse du panier, où les œufs de couleurs vives vont se blottir.

Comme s'il pressentait quelque chose, le garçonnet a pour cette frêle Charlotte un de ces attachements d'enfant, qui mettent tant de douceur dans la vie des chétifs écoliers. Charlotte ! c'est la grande confidente du petit bout d'homme gauche.

Jusqu'au grand ciel morne, tout le paysage est blanc. C'est février. La bise est glaciale. Charlotte, — sa choulette de quatorze ans, — prend froid — une vilaine fièvre l'agite, dans son petit lit de bois. Poldo tremble. Poldo pleure. Poldo supplie. Mais la fièvre est sans pitié. Elle emporte la petite fleur. Il y a maintenant dans le cœur de Poldo un grand trou noir. Et seul, sans frère, ni sœur, il part. Seul, car les ressources de la famille sont maigres : le sens des affaires et le mot Robert... deux irréconciliables ! A défaut de flair, il faut turbiner. Il part pour l'École centrale du Mont Terrible à Porrentruy, l'institut classique et réal, qui va devenir dès 1803 l'École secondaire du Haut-Rhin.

Porrentruy ? c'est la France. L'école ? le rêve de Pestalozzi réalisé. Ecoutez ! on éveille les élèves. L'aube paraît. Une mélodie de violoncelle s'approche du dortoir, puis s'affaiblit par degré. C'est le directeur Kuhn, qui déambule le long des vastes corridors. Voilà le réveil !

Les récréations ? — Venez voir. Une ruche au travail. Ici, deux établis où ces gosses menuisent. Ceux-ci sculptent sur bois. Là, c'est l'atelier de reliure ; ici, la confection des papiers de garde ; ceux-là broient les couleurs. Voilà la fabrique de vernis. Au haut de son échelle, cet autre replâtre un trou au vestibule. Enfin cette tête rousse badigeonne des étiquettes pour le jardin botanique, la gloire de l'institut.

C'est l'imaginatif Bandinelli qui est par là derrière ! Ce bouillant républicain ! professeur de dessin et de tout au monde... un infatigable. Sa tâche officielle : « 1. Dessin d'après la bosse et nature. 2. de figure et histoire. 3. de paysage. 4. des animaux. 5. d'architecture civile et militaire. 6. du lavis. 7. de botanique. 8. de dessin pour les artisans. 9. de diligence et application. »

Mais ce n'est pas assez — vous pensez — pour le feu d'un Bandinelli. Le voilà avec sa bande le long de l'Allaine. Ils chassent la *marsilia trifoliata*, cette fougère aquatique de l'étang de Bonfol et toutes les plantes curieuses qu'on dessinera en classe, avant de les étaler dans l'herbier. Avec eux, Bandinelli court les bois. Ils observent les cris, les mœurs des oiseaux. On les capture. On les dessine. On les peint. On les empaille. Toute une remarquable collection coloriée des oiseaux du Jura, petit à petit, voit le jour. Et Léopold de garder à toujours pour nos frères mineurs les oiseaux, la passion qu'il léguera à son neveu Paul Robert et le culte des fleurs qu'il transmettra à son petit neveu, votre serviteur.

Enfin, quoi ! un Institut Rousseau avant la lettre ; le temple de la Nature en construction.

Léopold crayonne sur un mur ses initiales noires encadrées de grotesques rouges, bleus, dissimulés aujourd'hui sous le dernier badigeon. Mais Robert trouve qu'on s'amuse beaucoup : dessiner ! ce n'est pas sérieux. Il ne dessinera pas. Pendant la leçon de paysage, il « bûchera... » son allemand. Il est si démesurément studieux, qu'il en prend une fièvre nerveuse. Le voilà malade six mois sur dix, à la porte du tombeau. Il a le temps de songer maintenant. « Maman Charlotte » n'est pas là souvent, et Charlotte, ma petite amie est vers le bon Dieu. Alors il ne s'arrête pas de pleurer — Charlotte, pour lui, c'est le nom prédestiné...

Pour lui changer les idées, père Kuhn a la bonté de lui donner des leçons de violons, car l'école — j'oubliais — c'est encore tout un orchestre. Petit Robert s'y passionne : cette musique ! ça me fait chaud au cœur bien plus que le dessin. Voilà, il ne goûte le charme de la vie, que lorsque le violon vibre entre ses mains. Il remporte un prix de musique et pour le dessin... le pire bulletin.

L'enfant pâle ne prospère pas. Ses parents le reprennent.

Il suivra le collège qu'on inaugure à La Chaux-de-Fonds avec Fabre comme maître de dessin, Fabre chez lequel une intuition étonnante devine bientôt ce que sera l'avenir artistique de notre bout d'homme.

Ses études à peine achevées, en compagnie de son violon — bien entendu — et des souvenirs de Charlotte, de la petite morte, qui ne le quitte pas, le voilà — je vous le donne en mille ! vous ne devinerez pas ! — Que fait-il ? un apprentissage de commerce chez un cousin, petit épicier, à Yverdon. Du moins, il est censé faire là un apprentissage de commerce. Mais, quand l'archet ne gesticule pas, les colonnes du grand livre s'emplissent d'hiéroglyphes et de caricatures du patron. « Ça ne mord pas. »

Un beau jour, tout de même, la Providence le remarque. Il est sous le toit paternel, dans les bras de la maman, qu'il aime passionnément, quand... Girardet arrive. Charles Girardet, fils de Girardet « La Transfiguration », les graveurs, Ch. Girardet de Paris, qui a toute sa famille au Locle, le père, oncle, grand-oncle de tous les artistes Girardet, de Madame Eugène Burnand. Tout guilleret, Ch. Girardet vient épouser la fille du pasteur Favre des Eplatures, et cela le met en veine. Il regarde notre hommelet : « Quoi ! ce jeune homme... du commerce ? ces portraits, ces crayons ? c'est de lui ? Allons ! je l'emmène à Paris !

Sur le champ, il l'emmène, avec son violon.

C'était 1810.

Donc, Robert à 16 ans fait de la gravure dans l'atelier Girardet à Versailles. Mais la gravure ! c'est gris, ça ne lui plaît qu'à demi. Il y perd beaucoup de temps.

En sus, il fréquente l'École des Beaux-Arts. Il travaille avec passion l'anatomie à la faculté de médecine. Pendant cinq ans, il dessine dans l'atelier David, où les copains le raillent, notre montagnard, à cause de sa gêne gauche.

David, c'est le pontife du classicisme, de cette peinture soignée, des grandes figures dessinées avec soin, selon le canon grec et non comme on les voit réellement et dans l'éclairage pâlot de l'atelier, de la peinture sans couleur : du noir, du blanc, des chairs diaphanes.

Ingres venait de sortir du même atelier pour se rapprocher de l'école de Raphaël. Mais Ingres ne renie pas son maître et rencontre Léopold dans l'atelier le plus en vogue à Paris, avant de le retrouver à Venise en 1833.

Gleyre, de quelques années plus jeune, un Vaudois, se plongera dans le même bain de classicisme.

Ces artistes disent : Les Maîtres, les Maîtres, il n'y a que l'École des grands Maîtres qui compte.

David remarque l'opiniâtreté de Robert. Il le reçoit chez lui, l'encourage dans ses mauvais moments comme un père, donne grand espoir à Madame Robert qui est venue à Paris pour embrasser son fils. David recommande à son élève de lâcher la gravure pour la peinture et finalement, lui commande le portrait de Madame David, premier succès de Léopold. A cette école, « Robert apprend la justesse du dessin, le sentiment classique de la composition, une sévérité inexorable envers lui-même », dit très pertinemment Ch. Berthoud.

Cet atelier David, c'est le rendez-vous du grand monde. Napoléon viendra décerner au maître, le titre de commandeur de la Légion d'honneur, en 1815. La divinement belle Madame Récamier, toute blanche dans sa robe empire vient présenter son portrait, peint par le maître de céans, à sa grande amie, Madame de Staël et à leur amant commun le sceptique Benjamin Constant, un Vaudois encore, hardi libéral sous la Restauration. Toute une belle compagnie se retrouve dans les grands parcs pour des parties plaisantes de Colin-Maillard, de grâces ou de diablo.

Pourtant l'opposition n'est pas loin de se faire jour. Le retour à la nature vraie se prépare avec toute la merveilleuse école des paysagistes de Barbizon : le père Corot, de deux ans plus jeune que Léopold et Millet, qu'on accusait d'anarchisme ; Théodore Rousseau, Dupré, Daubigny, Ziem, Troyon et l'indépendant Delacroix.

C'est au milieu de ces deux écoles, que notre peintre aura à frayer son chemin, tantôt réclamé par l'une, l'école classique, tantôt par l'autre, la romantique.

Finalement il s'écriera : Laissons les maîtres dans les vitrines de leurs musées, c'est de nature que nous avons soif.

La belle société joue aux grâces sous les marronniers des grands parcs de Paris et le canon roule sur les routes de l'Europe. Le tocsin de la retraite de Russie fait bondir les plus lourdes cloches, les Alliés arrivent, Paris capitule, les camions gorgés de blessés encombrant les boulevards. Robert y court. Robert y est sans cesse, avant, après le travail, il cherche à donner un coup de mains. De ses yeux, il voit tant de sang, et de mutilés, d'orgies et de haines. Son système nerveux est à terrible épreuve. Un cauchemar appelle un autre cauchemar.

Quand la nuit s'est apaisée, Robert reste songeur. Il sent autour de lui des hommes arrivés à la gloire, et l'ambition commence à le mordre.

Il ne regardera aucune femme. Il s'acharne à son travail. 1814. Il concourt aux Beaux-Arts pour le grand prix de taille douce. Le second prix lui est échu.

Vite, naïf, il écrit : « O, mes chers parents ! — quelle joie j'éprouvai en pensant à vous, ô, mes bons parents, en pensant à votre joie d'avoir un enfant couronné dans la capitale de l'Univers... chers parents, c'est à vous que je dois cela. C'est à vous que je devrai tous mes succès. Je vous aime, je vous aime, ô mes chers parents. Que je me réjouis de vous serrer dans mes bras ! Quelle félicité ! je ne puis plus y penser sans avoir une espèce de délire, bien agréable, ô mes bons parents ! »

Sa joie devait être de courte durée : Sandol son intime et camarade de chambre tombe malade. Robert le soigne, le veille, s'inquiète, espère, le voit décliner et mourir, et, si jeune, Robert, une fois de plus, se sent seul.

En 1816, il recommence l'épreuve pour le grand prix de Rome. Il lui faut ce prix, les trois ans de pension à la villa Médicis. Ses parents ont déjà trop dépensé pour ses études. Cette pensée le ronge. Le plus tôt possible, il veut être indépendant.

Il entre en loge. Il fait le concours. Le grand prix doit lui être décerné, mais... Napoléon ayant sombré définitivement, le canton de Neuchâtel ayant été arraché à la France, déclaré principauté prussienne, d'un moment à l'autre Léopold Robert n'est plus citoyen français. Il n'a plus aucun droit au prix de Rome. Son maître vient d'être expulsé et ses élèves sont mal vus. Le peintre Gérard intervient, d'autres encore. Tout est inutile.

Robert est rayé de la liste. Il perd du coup le résultat de plusieurs années d'effort. Encore un coup d'assommoir.

Recommandé par Monsieur de Humbold, ambassadeur du roi de Prusse, qui lui fait toucher une médaille et trente ducats d'or comme récompense du concours, il rentre, penaud, dans ses montagnes. Il exécute à La Chaux-de-Fonds, à Neuchâtel, plusieurs portraits au crayon, au burin, à l'huile, portraits peu colorés, d'une technique sèche, mais délicats, pleins d'amour.

Toutefois, depuis deux ans, il rêve à l'Italie. Pour elle, il a fait effort à Paris, il y rêve toujours.. S'il doit rester au pays, où il ne peut se développer, il est prêt à se faire... paysan, pour ne pas rester à la charge de ses parents. Paysan !!!

C'est dans ces conjonctures, qu'il rencontre Monsieur Roulet de Mézerac de Neuchâtel, rentrant d'une magnifique ballade à Rome. Roulet voit les ouvrages de ce jeune homme de vingt-trois ans. Il voit son chagrin, son ardent désir. Il lui avancera le nécessaire pour poursuivre, à Rome, ses études.

Quel cierge notre néophyte brûlera à son protecteur — Quel épanouissement ! Quel avenir ! et tout l'emballement de la jeunesse, qui se donne à la joie belle. Là, devant lui, s'étendent les dix heureuses années qui le séparent des années de la tragédie.

C'est l'an de grâce 1818.

Par la route de Bonaparte, le grand St-Bernard, notre peintre chemine, en diligence, de relais en relais, et tout en extase, jusqu'à la ville éternelle, d'où il écrit : « Je suis parti pour Rome avec l'idée d'y vaincre ou... d'y mourir. »

Schnetz, Navez, le futur directeur de l'Académie des Beaux-Arts à Bruxelles, des copains de Paris, des amis, sont là, ils l'attendent. Bientôt toute une phalange : Granet, Catel, Kaisermann, Lory, Verstappen, Vogt, Thévenin, Brandt (à la Monnaie de Berlin, un chaud-fonnier), Ingres enfin, seront là pour l'encourager de leurs avis, de leur admiration ou de leur affection.

Léopold Robert a vingt-quatre ans. Il n'est pas encore absolument fixé sur le choix de son métier. Et le destin ne lui donne plus que dix-sept ans d'effort acharné pour atteindre au succès, peut-être à la gloire. 17 ans. Quelle gageure pour une nature timide, gauche, un peu sauvage !

C'est une vie déjà déchirée par la mort de sa petite Charlotte, et de Sandol, et par tout ce sang qu'il a vu dans les boulevards de Paris et par l'amère déception du prix de Rome, déchirée entre la musique et le commerce, l'agriculture et la gravure, le classicisme de David et le romantisme, l'amour de la nature de Bandinelli, cette passion de nature qui réchauffe les jeunes poitrines et qui caractérisera l'art de plus d'un Robert.

Rome, c'est toute l'antiquité, c'est la muse du classique David et c'est aussi Chateaubriand le romantique et ses Martyrs (1809). C'est la campagne romaine, le grand paysage de la romance du travail : « Les Moissonneurs ».

Robert est domicilié Via Gregérianà No 46, à deux pas de l'Académie de France, où il ira souvent.

Entre chien et loup, après les courses, le travail, pour changer d'idées, s'orienter, il fait un petit tour sur l'esplanade de la « Trinita de Monti », jusqu'à la fontaine de l'Académie, à cet endroit même d'où l'ambassadeur de France écrivit l'une de ses pages grandioses des Martyrs, quand le regard plane sur ces centaines d'églises, ces coupoles, ces campaniles, cette houle des toits d'une capitale, le fleuve, le château St-Ange, St-Pierre, la colline du Janicule, sombre sous le ciel éclatant comme une mer d'or en fusion.

Dans sa première jubilation, il écrit à Brandt à Berlin : « Rome... mon cher... quel paradis !... Je sens que, jusqu'ici, je n'ai pas vécu. Ici ! on est forcé de penser. On ne peut avoir des pensées étroites. »

Naturellement, il court au Vatican, il s'enflamme pour Michel-Ange. Pour lui, c'est là le surhomme.

Alors, il récrit à Brandt ce qui nous paraît inouï : « J'ai l'intention d'essayer quelques études au pinceau, d'après de bons tableaux, puis je verrai si j'ose moi-même entreprendre... un tableau. »

Donc, il fait quelques copies, quelques gravures, quelques intérieurs d'églises et cloîtres, peintures burinées plutôt que peintes, et avoue : « J'ai tant de sécheresse et de maigreur dans ce que je fais. Je suis si peu sûr de moi, que, des jours, je me figure que je suis le plus infâme croûton. » Tôt après : « J'ai le génie si rétréci pour tout ce qui regarde le commerce ! » Ailleurs : « Ne penser qu'à mettre des sous de côté ! ça tue le talent ! »

Chance ! Ingres aussi est installé à Rome. Il a quarante ans. Il atteint le point culminant de son génie et la France le méprise encore. Révolté, Robert écrit : « Ingres !... je ne conçois pas pourquoi ses tableaux ne plaisent pas. Ses tableaux, envoyés à Paris, ont été tournés en ridicule. Des journalistes osent même lui conseiller de ... recommencer la peinture. »

Tout cela n'est pas fait pour donner des ailes à notre timide.

Mais la Providence veille et d'un jour à l'autre fera son succès, un succès qui nous étonne, mais qui a été tel, parce que Robert est venu juste à son heure.

Le cardinal Consalvi, rien de moins, vient d'être la proie

de messieurs les brigands. Voilà de l'audace ! Il n'y a plus aucune sécurité dans le pays.

La police de Pie VII, celle de Léon XII est intervenue à répétitions reprises, en vain.

Cette fois, le Saint Siège donne l'ordre terrible, irrévocable : Tonnerre ! le centre des bandits, juché dans les montagnes, comme un nid d'aigle qui surveille le monde, sera cerné, sera rasé, toute la population emmenée captive à Rome.

L'armée pontificale monte donc à Sonnino.

On croyait trouver des hommes. Ce sont des lions qui résistent : brèches sanglantes dans les rangs ennemis.

Enfin Sonnino tombe. Sonnino est rasé. Sonnino est désert.

Une cavalcade étonnante entoure les hauts chariots à deux immenses roues sculptées, peintes en rouge, en bleu, en or. Les chariots cahotent en bas la montagne. Les chariots plient sous leur cargaison de femmes, d'enfants, de couvertures ; une garde-robe merveilleuse, des jarres de cuivre, un énorme déménagement, précédé des coquins les plus fiers et les mieux découpés. Ils sont là, sous escorte, plus de deux cents.

Les lourdes ruines antiques, le palais des Thermes de Dioclétien, devenu couvent, au Moyen âge, avec un cloître à cent arcades, un jardin centré par la fontaine aux vasques superposées et trois patriarches barbus, les énormes cyprès plantés par Michel-Ange, voilà la prison. Demain, elle sera musée national en face de la gare.

Cette fois, au lieu de la mort du cloître, la vie abondante... Les grands gars terribles aux regards perçants ont une allure de monarque.

Des « cioccia » sandales découpées en deux coups de poignard dans une peau de brebis, des bandes molletières qui furent blanches, une culotte collante en velours bleu marin, un gilet de velours écarlate richement brodé d'or, à gros boutons dorés, une veste indigo sombre, des mains qui savent empoigner vivement et sans peur, et là-haut : une figure imberbe, sans graisse, le teint ardent comme la terre de Sienne brûlée, dans lequel les perles de jais, serties dans l'émail blanc, jette l'étincelle qui vous coupe le souffle ; le nez en bec d'aigle ; des dents bien plantées, intactes comme celles des animaux sauvages ; de merveilleux cheveux, longs, bouclés, noirs à reflets d'acier, et puis un haut chapeau de polichinelle noir et, pour encadrer tout ce tableau vivant : une vaste houppelande de laine noire.

Appuyé à la colonne antique, le chef souffle à pleins poumons dans son « piffero », la cornemuse ; un autre dans son fifre, tandis que les femmes dansent en secouant la vie des tambourins. Les castagnettes claquent et roulent comme au bruit des

cascades de leurs montagnes, les cascades de Tivoli, tandis qu'un jeune homme, ivre d'amour, assis pour mieux contempler sa belle, chante les mélopées mineures des vieux pâtres et des hardis pifferari.

Là, sous les arcades vétustes, ils étendent leurs nippes, les lourdes couvertures qu'ils ont tissées eux-mêmes, avec la laine des moutons subtilisés et des bijoux, des merveilles qu'ils n'ont jamais achetées, que la chance — comme ils disent — a fait tomber entre leurs mains.

Le long du promenoir, ils font bravement leur « minestra » et ces longues pâtes filamenteuses, qui du plat montent continûment à la bouche avide, parmi le sang des tomates.

Ils dorment pêle-mêle, près de l'autel. Cela vaut bien les grotte de la montagne ! L'odeur de l'encens excite leur ardente dévotion pour la Vierge, comme l'odeur de la poudre excitait l'indomptable courage. Car en toute chose, ils mettent du cran : en religion, comme en amour, comme en bataille !

« Dommage qu'il n'y ait pas un guet-apens en perspective pour donner du vif à la nuit et aux contes fantastiques du lendemain. »

Quelques sybarites dorment dans les piscines de briques du vieil empereur. Ils y font presque aussi bonne figure que Dioclétien lui-même.

Quand tout est assoupi, qu'aucun œil ne jette plus cette flamme qui perce la nuit, quand les bébés se sont calmés sur le sein ferme de leur mère et qu'ils ouvrent leurs petites mains en signe de béatitude... des aboiements de chiens... Une troupe de chiens-loups et de chiens de berger, esseulés à la montagne, n'entendant plus les coups des carabines, sont venus quérir leurs chers maîtres jusque dans la métropole des papes. Ils hurlent comme des fous. Deux ou trois trouvent moyen d'entrer. Ils se couchent contre le bambin demi-nu qui a froid et le réchauffent de leur rude toison.

Les bandits les plus notoires ont été écroués à l'autre bout de la grand'ville, au-delà du fleuve jaune, dans la colossale forteresse ronde, le Château St-Ange, afin que l'ange immense, aux ailes déployées dans l'azur, là, tout au haut de la montagne de pierre, inspire lui-même le pacifisme et le pardon à ces augustes canailles.

Bientôt l'autorité laissera sortir, sur leur honneur, à l'intérieur des murs de la cité, les plus inoffensifs, du moins ceux qui paraissent tels.

Quelle aubaine pour la curiosité de la sainte Ville.

Discrètement les mercantis rachètent des détenus les bijoux de prix.

La plèbe sympathise, car la fille du peuple aime que son fiancé ait passé quelque temps « dans la montagne » — entendez l'euphémisme : qu'il ait été brigand.

Tout le Vatican, les salons, les ambassades, la Villa Médicis, les ateliers d'artistes s'animent des récits que les nouveaux-venus font sortir de terre.

On s'arrête à les regarder passer. Finalement on les admire, comme on admire là le marchand assez adroit pour surfaire son prix au client le plus avisé. On s'incline, comme devant les représentants d'une chevalerie. Et lord Byron donne à cet hommage le poids de son génie.

Vont-ils en troupe ? avec leurs instruments de musique ? chanter, danser au pied de la Madone de l'Arc ? Chacun accourt à la fenêtre. On leur jette généreusement la « buona mane », on leur fait presque ovation, tant ils sont grands, fiers, tant ils ont de la race, quoi ! dans ce costume de leur invention, pratique pour le coup hardi, le costume qui a du chic, quand ses ors pettent sous le soleil de Rome.

Ha non ! Robert n'y tient plus.

Il s'en va trouver le gouverneur, Monseigneur Bernetti. Il insiste. Il obtient. Il s'installe et pour des mois, avec tout son attirail, au beau milieu du nid des bandits, et pendant des années, dès qu'ils seront libérés, il en aura à sa solde. Mais oui, Robert les paye, et comme la ration officielle est maigre, le luxe — qu'ils ne dédaignent jamais — s'ils le veulent, ils doivent se le payer, comme ils peuvent, et les gains sont rares, en prison, quand on ne fait rien.

Ils jouent franc jeu, et, dès le lendemain, l'artiste va à la prison comme à la fête.

Les cœurs sont gagnés. Chacun veut être portraituré, mais d'eux-mêmes ils savent bien signaler leurs plus beaux types et décréter tels autres mal faits pour cet honneur.

Sapristi ! il faut voir l'attitude de grand seigneur qu'ils savent prendre ! Une guêpe vient à les piquer pendant la pose, ils ne bronchent pas. Tout leur sentiment, tout leur honneur — et ils en ont pour deux — ils le mettent à ce nouveau travail, si imprévu pour eux.

Jamais homme n'avait eu idée de leur demander semblable service.

Qu'il s'agisse de jouer de la cornemuse sur l'escalier de l'image à la Madone, de simuler une attaque, les heures d'embuscade, le brigand qui emporte le blessé sur son dos, le pâtre qui garde paisiblement ses moutons... ils sont dignes de leur mission.

Ces inconnus de la montagne vont devenir les immortels de leur Galeria Corsini, du Musée de Naples, du Louvre, de la Na-

tional Galery ,du Musée de Bruxelles, du Museum de Berlin, du Prado et des collections de province, car déjà le consul général de Prusse, l'un des premiers, acquiert ce que Robert sort de prison.

Pendant deux mois consécutifs, il ne manquera pas un jour de travail aux Thermes de Dioclétien, pas une heure. La pose commence à cinq heures du matin, et le dimanche comme la semaine. « Le soir, écrit-il, je travaille des compositions et c'est toujours jusqu'à minuit passé. » Pendant des années, notre Neuchâtelois s'astreint à ce programme, et vous vous souvenez qu'il est de faible constitution.

Quand je vous disais qu'il est membre d'une race d'obstinés! et chaque matin, il repart avec entrain ! O, les belles années ! Son génie fait de lui un affamé de travail.

Jamais on n'a vu tel sujet, telle peinture !

Quoi ! hier et partout, c'était l'art conventionnel, et le nez grec, des teints de poupée, des poses guerrières tenues par des gens de salon, qui ne savent pas même comment se tient un fusil et voilà ce Robert qui fait surgir là la réalité, la réalité et le rêve à la fois, la réalité telle que nous la voyons avancer sur nos rues tortueuses ! Lui, l'étranger, regardez avec quel œil, quelle sagacité il débrouille toute la caractéristique de notre type romain !

Voyez donc la plus fameuse, la Maria Grazia, superbe et sans peur, le poème de l'amour enflammé et fier, qui, à 23 ans, a déjà mâté trois maris brigands, et sa jeune sœur Teresina la favorite, 17 ans, elle qui s'accroupira au pied de l'« Improvisateur », qui dansera devant le char de « la Madone de l'Arc ».

Robert les a prises toutes deux chez lui au palazzo de la Via Felice. Elles font sa popote, la popote pimentée où l'ail baigne dans l'huile, la popote de brigands.

Elles donnent leur avis. Constamment elles posent pour lui, mais aussi pour l'ami Schnetz.

Notre compatriote est emballé par cette race neuve, noble, généreuse, où le cœur a des mouvements sublimes. Le peintre est emballé, si bien que nos psychologues cherchent là les intrigues d'un roman.

Ha ! contrastes de la vie ! le timide Robert fourré au milieu de ces gens, qui sont la hardiesse en barre et c'est là, en prison, qu'il va dénicher les années de parfait bonheur de sa trop courte carrière ! ! !

L'artiste est tout à ses modèles. Il les peint nus, hommes ou femmes, avant de les habiller. Il achète leurs hardes, leurs riches broderies, leurs longues carabines et les dagues espagnoles encore rouges de sang humain. Il en remplit l'appartement. On ne

sait plus ou marcher, et les chevalets disparaissent sous les parures de fête sonninaise.

C'est là, dans cet encombrement que son petit frère Aurèle, vient encore ouvrir sa boîte, dès 1822, et que Lamartine, à son retour de Proscida, vient lire avec émotion son exquise « Graziella », Graziella, un modèle de Léopold. Il rappelle l'île du pêcheur, la tempête dans la baie de Naples.

Pour l'occasion, trois ou quatre brigands, qui posent par là, ont repoussé les monceaux d'oripeaux dans l'alcôve et lestement Aurèle Robert fait un croquis de cet intérieur d'atelier trop dénudé, mais où les vers du grand romantique vont droit au cœur de Léopold au travail, pendant que deux brigands tiennent la pose.

Le succès donc vient à grand train, mais notre homme ne sait comment cela lui est venu. Il ne pense pas que son talent puisse y être pour quelque chose. Il écrit à Monsieur Maximilien de Meuron : « Je n'ai jamais eu de savoir faire pour me présenter aux amateurs, qui viennent en grand nombre à Rome et ma timidité est si grande, qu'elle me fait beaucoup de tort. » Feuillet de Conches, qui l'observe, le confirme : « Partout, dit-il, il prenait la dernière place. » « Cependant, ajoute le peintre, un artiste m'amena un jour M. le colonel de la Marre... Mes tableaux lui plurent. Il conduisit chez moi ses amis et le succès le plus singulier suivit. »

Ainsi notre modeste est arrivé à rembourser M. de Roulet. Il a fait retour à ses parents des avances consenties pour ses études. Il leur adresse en outre quinze mille francs, afin que la maison où sont nés les six enfants puisse rester à la famille. Enfin, il prend à sa charge son jeune frère, qui sera vite son intime, son conseiller et lui restera fidèle jusqu'à la mort prochaine.

En 1822, le peintre a vingt-huit ans, quand il fait son premier envoi au salon de Paris :

« Brigands dans la montagne de Terracine. »

« Vieille disant la bonne aventure. »

« Jeunes filles de Sonnino ». Soit trois scènes de brigands et

« Jeune religieuse recevant la bénédiction d'une abbesse »

actuellement au Musée de Neuchâtel.

On le devine, cette dernière toile indique un changement dans sa carrière. Robert avait été premier à s'intéresser aux brigands. Voyant son grand et rapide succès, toute une pléiade se met à l'imiter.

Comme Robert ne veut pas d'une fabrique de brigands, il renonce donc à eux, et se tourne ailleurs.

Il ne faut pas en conclure, certes, qu'il va se tourner vers la

luxueuse vie mondaine. Non ! quoi qu'il arrive et jusqu'à sa mort il restera l'ami, le peintre du peuple.

Robert, il faut le dire ici, a fait ses études dans un monde faux, où l'on peignait le berger depuis la fenêtre de son salon. Et quelque amoureux de la nature vraie qu'il soit, il gardera une nuance de ce classicisme froid, qui tend à falsifier la saine et virile joie de la campagne.

Revenons au palais de l'Empereur, plein de richesses voilées, — comme tous les palais ! — Ces brigands, ces amis de leur premier peintre, Robert ne les abandonne que sur la toile, mais non dans son cœur. Souvent encore il court les montagnes, loge dans leurs cavernes, car ils sont fiers de lui. « Sa personne leur est sacrée. » Là où d'autres trouveraient la mort, Robert trouve une « hospitalité chevaleresque ». (Termes de Feuillet). Au reste notre petit homme n'a jamais eu peur de la mort. Bientôt il aura plus peur de la gloire que de la mort. Il retrouve avec joie, là-haut, Justine son adorable modèle. Il rêve dans cette « *campagna romana* » que prolonge la mer et que bornent les Monts Albins et les Monts des Sabines : silhouette charmante comme le corps de ces femmes enviées.

Avec quelques camarades, deux ans déjà avant l'arrivée d'Aurèle, il s'en va à pied jusqu'aux marais pontins, où la fièvre l'arrête, et jusqu'à Naples, où le duc d'Albe le reçoit. La princesse de Paterno achève sa lecture de Madame de Staël. Du roman qui l'a émue, elle veut une image et commande à Robert « Corinne improvisant au cap Misène. »

On rentre à Rome partie à pied, partie en carrosse, partie par mer. Au Mont Cassin, les voilà encerclés par des brigands, qui ne connaissent pas encore Robert. Les peintres échappent par miracle.

Pour faire ce nouveau tableau, Léopold décide de « prendre un appartement inconnu de tous, pour avoir la satisfaction de réaliser cette œuvre seul, sans être ennuyé par cinquante avis différents. »

Il y travaille comme un possédé. Dix fois il recommence « Il était si dégoûtant !... je n'ai pas osé te le montrer ! fait-il à son ami Navez. « Encore à présent, j'en suis tellement dégoûté que je suis souvent tenté de crever la toile. »

Il est gêné du compromis entre la fiction que lui impose le roman, le faux guerrier Oswald et la réalité poétique dont se nourrit le peintre.

Enfin... le tableau est achevé, mais — il y a souvent un « mais » dans cette vie — l'auteur annonce à la princesse, qu'il ne peut pas livrer le tableau avec ces faux personnages. La princesse renonce alors à la toile qu'elle attend de-

puis trois ans et du coup, Robert saisit le terrible rasoir, massacre les deux héros de Madame de Staël et recommence son œuvre.

En échange de ses acteurs de théâtre, il trouvera dans son émotion poétique l'unité si heureuse de « l'Improvisateur napolitain. »

Cette première grande toile de notre peintre, composée à la manière d'un triptyque, comme les Moissonneurs et les Pêcheurs, est exposée au Louvre en 1824. Là le duc de Bourbon (plus tard Louis Philippe) l'acquiert pour la somme de trois mille et cinq cents francs. Elle va décorer le château de Neuilly, le château qui sera saccagé par la populace en 1848. « L'Improvisateur » lui aussi est lacéré. Un fragment disparaît en Russie, revient à Paris en 1870, part pour Neuchâtel ; il entre enfin dans ce musée.

Enhardi par le succès, l'artiste projette d'illustrer en grand les diverses régions de l'Italie sous l'aspect des quatre saisons : « Le Retour de la Fête à la Madone de l'Arc », c'est la fête printanière à Naples. Exposé à Paris en 1829, ce tableau sera acquis par ce gouvernement français pour quatre mille francs, déposé au Palais du Luxembourg, puis au Louvre dès 1835, et à Clermont-Ferrant dès 1926.

« La Halte des Moissonneurs dans les Marais Pontins » c'est toute la force de l'été à Rome. La toile est au Louvre. La troisième composition : « Les Vendanges en Toscane » sont restées à l'état de pochades, et l'hiver, « Le carnaval de Venise » est devenu « Le Départ des Pêcheurs de l'Adriatique pour la pêche au long cours. »

« L'Improvisateur » a été le premier grand succès de Léopold Robert en France. Cette œuvre l'a également fait nommer membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin.

Madame Récamier s'installe à Rome pour quelques mois. Elle invite souvent celui qu'elle rencontrait jadis dans l'atelier de l'excellent David.

Bientôt Chateaubriand sera ambassadeur au Palais Farnèse. Il n'oublie pas que Robert est aux trois quart français et voudrait le voir plus souvent aux réceptions de l'ambassade.

Oui, le ciel a de grands espaces bleus et sereins, quand soudain un coup de tonnerre fait sursauter notre travailleur. Alfred, ô Alfred ! ! ! Son frère, marié de la veille... Non, ce n'est pas à croire. Ce geste ? D'un coup de rasoir, Alfred s'est détruit, et sur un tel sépulcre aucun ministre ne consent à officier.

Le coup est si violent, qu'il brise à jamais chez Léopold, la faculté d'être complètement heureux.

Robert et « son âme excessivement tendre et aimante » (Delécluze) demande l'affection, la sympathie.

Le monde vient à lui et sa réserve timide ne fait qu'aviver la curiosité de ses admirateurs.

Un jeune couple d'exilé vient s'établir à Rome vers 1822 : le prince Napoléon, fils aîné de Louis Bonaparte et de la reine Hortense, et sa jeune compagne, sa cousine la princesse Charlotte Napoléon, fille de Joseph. Ils invitent souvent Robert. On cause art, littérature, politique, morale, religion. La princesse a une nature franche, nette. Ils viennent à l'atelier de la Via Felice. La princesse s'intéresse aux grandes compositions de « La Madone de l'Arc », puis des « Moissonneurs ». Elle fait ouvertement maintes observations, propose des changements. Ils demandent des leçons de dessin. Après la journée de labeur, notre peintre passe là de longues soirées. Le prince compose des paysages d'Italie. Robert les anime de « personnages », qu'il exécute avec grande sollicitude » dit Gaullieur. La princesse les transpose sur pierre en vue d'une série de douze lithographies publiées chez Salucci.

Quant au travail du jour, voilà, en chantier, ce fameux « Retour de la Fête de la Madone de l'Arc » travaillé avec passion, car une sève abondante monte dans le printemps d'une vie pleine de promesse. C'est le sud de l'Italie, la grande Grèce, où le catholicisme s'avance au rythme du paganisme hellène. C'est la Pentecôte et la bénédiction des semailles et c'est la danse paysanne de la Tarentelle et ses costumes colorés aux broderies orientales, les thyrses enrubannées et les gerbes de fleurs printanières. Tout un peuple renaît avec la nature et chemine autour du char triomphal, parmi les chevaux et les ânes, au claquement des castagnettes, sous les notes de fêtes du tambourin et des cymbales polies. Naples, Castellamare, Sorrente, l'éternel printemps.

En 1828 encore, heureux, mais fatigué, sans aviser personne, Robert file et jusqu'aux Eplatures. Comme un enfant, il veut faire aux siens une surprise. Il pénètre subrepticement dans la maison natale et la première personne qui le rencontre, c'est sa chère mère. De bonheur, elle en a un tel saisissement, qu'elle meurt de joie peu après (septembre 1828).

Pauvre, pauvre Léopold, lui fallait-il encore ce coup effroyable, qui lui fait murmurer dans la nuit : « J'ai tué ma mère ! » cette mère si tendrement chérie.

Au début de 1831, nouvel orage. L'insurrection de la Romagne éclate. Le prince Napoléon part avec son frère comme volontaire. Il se joint aux insurgés. Comme Robert s'en va à Paris avec ses « Moissonneurs », les deux amis se rencontrent

une nuit, au milieu des soldats, à Terni. Emu, le prince embrasse le peintre et lui parle à cœur ouvert. Mais il va périr dans cette mêlée, à Ancône.

Léopold ne peut continuer dans ces circonstances. Il renonce à Paris, se rend auprès de Charlotte, qui lui demande le portrait de son mari. Ils pleurent ensemble comme des enfants, qui ne savent pas ce qui peut sortir de tels épanchements. Ils se voient « chaque jour » tous deux installés à Florence où la princesse s'est retirée avec sa mère.

Il écrit à l'ami Snell : Je renonce à Paris, « je n'aurai pas la croix, je m'en moque. Je ne veux pas aller la mendier, quand je la mérite... Ce n'est qu'un morceau de ruban qui se déchire et s'use. Je suis seul dans un immense appartement... Il n'y a qu'une maison où je vais assidûment. »

Pourtant, au dernier moment, sur les instances de Monsieur de Meuron, notre sauvage se décide à se rendre à Paris, auprès de cet ami dévoué.

Sa première visite dans la Ville-Lumière est pour son premier maître de dessin : Girardet, retiré obscurément dans une petite rue du quartier de St André des Arts : « Je viens faire hommage de mes couronnes, à celui qui me mit le crayon dans la main. »

Le salon s'ouvre. La grande toile « La Halte des Moissonneurs dans les Marais Pontins » est l'objet d'un enthousiasme général, qui s'unit à l'enthousiasme orgueilleux qui venait d'éclater à Rome, à l'exposition du Capitole. Aux applaudissements unanimes des artistes présents, sa Majesté le roi Louis Philippe tient à décorer de sa propre main Robert, de la croix de la légion d'honneur.

Jusqu'à ce jour, l'école classique était toute puissante. On avait accusé notre peintre de n'être qu'un peintre de genre, mais cette fois-ci l'ancienne et la nouvelle école sont gagnées. Lamartine s'enflamme : « Léopold Robert ce Virgile du pinceau !... Tout est inspiration dans la conception. Tout est réflexion dans l'exécution... Raphael a fait la transfiguration d'un Dieu, *Les Moissonneurs* sont la transfiguration de la Terre. »

Notre « Virgile du pinceau » est troublé, épouvanté du retentissement de son nom, des louanges bruyantes qu'on prodigue à ses œuvres. Les yeux de l'Europe épient le moindre trait qu'il trace sur le papier. Il est tenu de ne produire que des chefs-d'œuvre ou de sortir de scène. Il frémit.

Il se met à sa grande toile d'automne : « Les Vendanges », dans ce site exquis qu'il a si bien choisi, à San Geminiano.

Il en fait deux pochades.

Est-ce prétexte pour être installé auprès de la jeune veuve,

la princesse Charlotte Napoléon ? Il est encore auprès d'elle, à Florence, en décembre. (1831)

Arrêtons-nous un instant autour du problème, dont on a tant causé.

Depuis quelques temps déjà, Monsieur de Meuron, d'autres amis voient souffrir Robert et l'engagent à se marier.

Robert n'est pas argenté. Comment le serait-il ? Il vend quatre mille la toile qui se revendra 83.000, avec les frais 90.000 frs. Il a donc répondu à M. de Meuron : « J'ai toujours craint de mettre une femme et des enfants dans une position peu aisée. Jamais non plus je n'ai eu l'idée de prendre une femme par des motifs intéressés... Je ne parle pas d'une circonstance, qui aurait pu me faire dévier, parce que les illusions d'un bonheur le plus incroyable avait bouleversé ma tête. »

En France plus que partout ailleurs, un grand talent peut effacer les différences sociales. En 1802, Chateaubriand parlait d'égal à égal à Napoléon ; mais une conversation ou... un mariage, c'est deux. Pendant un temps, ce timide s'est acharné au travail, pour parvenir à l'œuvre sublime, peut-être avec l'espoir de relier ainsi les deux bouts de la chaîne.

Mais soudain — ici il y a un blanc mystérieux dans les relations que l'on possède sur cette vie de Léopold Robert — son tableau des « Vendanges » à peine commencé, il quitte Florence. Le tableau des « Vendanges » ne verra pas le jour.

Le peintre s'installe à Venise jusqu'à sa mort, et cette mort ne tardera pas. Il la sent venir... lente agonie de trois années. Que s'est-il passé ?

Je vois un dilemme propre à l'artiste : Pour sa personne physique, tout lui est égal, mais pour son art, nous l'avons dit, il entretient une soif de perfection, qui s'allie à une ambition de plus en plus exigeante.

Pour lui personnellement, il comprend, peut-être tardivement, qu'il n'y a pas d'espoir, qu'il doit rompre.

Et pour son art il sent qu'il ne doit pas rompre : « Je n'aurais pas fait mon tableau, si mon cœur n'eut été plein d'affection. » Ma passion est le nerf puissant, qui me fait surmonter « toutes les difficultés rencontrées dans mon art. »

Croyant qu'on peut sans préjudice couper l'homme en deux, séparer le cœur de l'amant et le cœur de l'artiste, Robert répond oui aux deux alternatives du dilemme. Sa personne rompt ses relations et son art ne veut pas rompre.

Il refuse les invites. Il s'éloigne. Il fait son devoir et son cœur saigne. Mais pour son art, il continue de correspondre assidûment. Depuis des années, Charlotte l'aiguillonne à plaisir de ses critiques, sentant bien que de telles relations tendent les res-

sorts de l'artiste pour porter son art à l'apogée. Que de fois ne revient-elle pas à la charge ? Elle parle peinture avec son peintre, elle stimule son ami et ne paraît pas voir l'agonie de l'amant, quand elle écrit à Aurèle Robert, l'admirable lettre où elle dit : « Combien je me reproche de ne pas avoir été plus souvent à Venise, de ne pas l'avoir engagé davantage à venir à Florence. » Une perspective étonnante a multiplié les forces de l'artiste. Jamais satisfait de son travail, il recommence et transforme toujours. Sa passion le porte de perfectionnement en perfectionnement. Force prodigieuse ! mais aussi dans le cœur : combats atroces. A tous les grands hommes, il faut une grande souffrance.

L'artiste le sait bien. Alors l'aiguillon le stimule, et c'est là que notre petit homme timide devient grand, l'aiguillon le fait saigner, l'aiguillon va le tuer, mais il n'éloignera pas l'aiguillon, il le bénira, puis, son œuvre signée, ayant donné le seul mot qu'il avait à donner à sa génération, il mourra.

O ! ironie du sort ! Il part pour réaliser son œuvre de la quatrième saison à la gloire de l'Italie du nord et c'est le carnal à Venise, le grotesque drôle d'une foule masquée et folle, qu'il se donne à tâche d'illustrer, quand son âme est au fond du puits noir ! ! !...

Il veut se faire violence à tout prix. Il commence sa vaste mascarade. Il y travaille depuis trois mois et Paturle de Paris lui fait déjà des offres magnifiques : « Signez seulement ! » Mais Robert recommence. Il pleure. Il lutte. Il détruit, il menace sa toile de la lacérer. Les insomnies se multiplient et la mort occupe ses rêves.

Il voit le populaire qui peine, tandis que les grands « font la bombe ». Le travail humble l'émeut.

Au centre de sa toile, au premier plan, il loge une mère admirable qui allaite son bébé. La mascarade arrive par derrière.

Quelques pêcheurs, timidement, émergent du cadre.

Ce contraste de l'orgie carnavalesque et des humbles à la tâche donnera du mordant à cette œuvre.

Au bout d'une année d'effort, ce sont ces pauvres gens de la mer qui sont au premier plan et les masqués ne sont plus qu'un groupe distant. Mais au milieu de la crise qu'il traverse, ce bal masqué l'horripile. Il ne peut plus voir ces soieries éblouissantes, qui masquent une âme vide. C'est faux tout cela. Il n'y a de vrai, de noble, de durable que le travail honnête.

Alors, après deux ans de recherches, pendant lesquels combien de modèles ont, jour après jour, posé dans son atelier, il détruit tout.

Il s'installe dans la misérable bourgade de Chioggia parmi les marins. Il les aime. Il n'aime plus qu'eux. Il ne veut plus voir la sotte mascarade. C'est un hymne à l'honneur du travail de la mer qu'il va composer avec son cœur en sang. Auguste chant du cygne.

« Je ne veux pas faire de la neige, c'est trop froid, mais je voudrais donner l'idée d'un de ces jours qui ont une poésie et qui laissent dans l'âme une mélancolie profonde. » « Une pensée me plaît dans ce Départ (des Pêcheurs) : il annonce la fin de tout. »

Voilà bien poétiquement signalée la maladie sentimentale de sa génération.

Les Pêcheurs ! c'est l'holocauste d'une âme que la nuit envahit. La mer si claire, le ciel si serein — peint avec ces couleurs qu'il broie amoureuxment lui-même ! — c'est l'ultime carresse au malheureux.

Le Destin dès longtemps a annoncé un autre départ.

Une date fatidique, 20 mars, est marquée au fer rouge sur son cœur.

Enfin ! « Le Départ des Pêcheurs » est signé. La toile part pour le Salon du Louvre de 1835. La caisse s'é gare. Le peintre épuisé est en angoisse.

Le Salon est ouvert depuis quatre jours quand, le 5 mars, l'envoi parvient à destination. Impossible de le faire admettre.

Sollicité de toute part, Paturle, qui achète l'œuvre le jour même, accepte de l'exposer à la mairie du 2^{me}, au profit des pauvres, moyennant vingt sous d'entrée. En quelques jours, seize mille francs sont ainsi trouvés et Musset, le poète de douleur s'écrie : « Ah Dieu ! la main qui a fait cela et qui a peint dans six personnages tout un peuple et tout un pays ! Cette main puissante, sage, patiente, sublime, est la seule capable de renouveler les arts et de ramener la vérité... »

Ce frémissement admiratif des contemporains dit assez combien cette peinture était attendue. Après le siècle d'un classicisme souvent édulcoré, Léopold Robert aide de toute sa patiente énergie à frayer le passage du monde ancien au monde nouveau.

Déjà Charlotte avait écrit toutes ses félicitations. Le peintre sentant son œuvre achevée, a pris cette lettre et tout, oui tout ce qu'il tenait de la princesse, tout est jeté au feu.

Le dimanche est lumineux et Léopold s'ingénie comme jamais, il trouve mille raisons excellentes pour engager son cadet à se marier. Pourquoi ? ils vont si bien ensemble.

Il met ses deux bras sur les épaules du cadet et considérant ce que fait le frère : « C'est bien, c'est très bien, c'est mieux que mon travail ».

Comme une nourrice, le soir venu, il prépare le verre de fleur d'oranger pour Aurèle, afin qu'il dorme doucement. Mais Aurèle ne dort pas doucement ! Le matin vient. On devrait partir pour les Eplatures le lendemain. Mais... la maladie est arrivée à son terme. L'heure fatidique a sonné ; c'est ailleurs qu'elle l'appelle.

Léopold part seul pour l'atelier. C'est étrange !

Le cadet s'inquiète, il court, il bouscule tout. — « Mais ! c'est moi qui ai la clef de l'atelier ! » — En aboyant, un chien se jette dans ses jambes. Dès cette seconde, Aurèle n'a plus de doute. Il file et, hors d'haleine, arrive au palais Pisani. Porte fermée. Il croit entrer par l'arrière. Il frappe. Il appelle. Porte fermée ! « Dieu secours-nous ! » Il revient devant, prend un élan, enfonce la lourde porte, bondit dans le vestibule, enfonce la seconde porte. Etendu dans une mare de sang, presque décapité, Léopold rend deux derniers faibles soupirs dans les bras du pauvre frère.

Il y avait dix ans, jour pour jour, que leur frère Alfred était mort, de la même mort. Bientôt deux neveux suivront le même chemin. « Il fallait rassembler tout mon courage, écrit Aurèle, pour ne pas succomber à mon tour. La douleur entrainait en moi comme un liquide en feu. » Et quatre ans après, âgée à peine de trente sept ans, la princesse Charlotte Napoléon s'en ira rejoindre ses morts.

Neuf jours avant la fin, il avait rédigé en faveur de son cadet l'acte de cession de tous ses dessins, la fortune de la famille.

Sous un cyprès émaillé d'églantines, parmi lesquelles la fauvette fait son nid, là, sur l'îlot de St-Christophe de Murano, sur la Lagune de ces pêcheurs qu'il aimait, c'est là qu'il repose.

Pour finir, permettez à un peintre de relever un pan du voile qui recouvre ce drame.

Ce n'est pas — chose étrange ! — en signant une œuvre mauvaise ou médiocre qu'un artiste est le plus abattu. C'est après avoir humé l'air tonique des sommets, après avoir vu des choses tellement au-dessus de la mesquinerie quotidienne, après s'être assis au banquet divin, avoir goûté les sublimes jublations de l'œuvre capitale de sa vie, lorsqu'il sent qu'il a donné sa mesure, qu'il s'est surpassé, qu'il a atteint la plus haute cime de sa carrière et que... du même regard, il compare le rêve créateur éternel et sa réalisation éphémère, c'est alors que l'artiste respire l'heure du grand drame, la minute de vertige, qui tend à le précipiter dans le gouffre.

Ainsi, jamais, dans toute la vie de Paul Robert, il n'y eut une heure aussi dangereuse, que celle où il mettait la dernière main au panneau central du Musée de Neuchâtel. Là, le désespoir était prêt à nous tuer notre père, sans même qu'il employât les armes de son oncle.

Et c'est dans cette tempête, victime de sa plus noble vision, que Léopold Robert a été englouti.



BIBLIOGRAPHIE

- Léopold Robert, par Feuillet de Conches, 2e éd., Michel Lévy, Paris 1854.
Léopold Robert, par Ch. Clément, Didier, Paris 1875.
Notice sur la vie et les œuvres de L. R. par Delécluze, Rittner et Goupil, Paris 1838.
Les Pêcheurs de l'Adriaque de Ld R. par Ch. Clément, Attinger, Neuchâtel 1872.
Ld R. et ses Pêcheurs, par M. Boy de La Tour, Neuchâtel, Imprim. centrale 1925.
Ld R. 1831-1835, par Ch. Berthoud, chez Wolfrath, Neuchâtel 1869.
Causeries du Lundi, Tom X, (2 chapitres) par Ste-Beuve.
Musée neuchâtelois 1866, 1867, 1868, 1869, 1873, 1874, 1875, 1876, 1877, 1878,
1880, 1883, 1884, 1885, 1902, 1916.
Livre de Lecture (notice par Aurèle Robert) chez Sandoz, Neuchâtel 1868.
Messager boîteux de Neuchâtel 1836.
Gaullieur.
Lamartine, cours de Littérature, 2 années, 1854, 1855 ou 1856.
Musset.